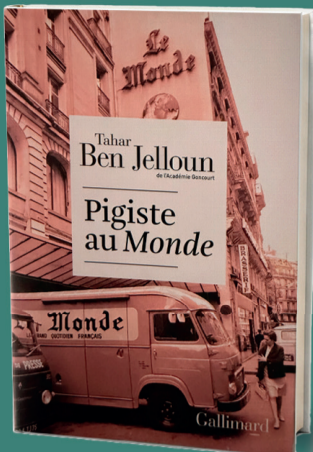




Côte d'Azur

Meliha Serbes
> P. 7



Un peu de journalisme, un peu de politique

Dr Hüseyin Latif
> P. 5

OMSAN Logistics : vers une ambition de leader mondial et de hub stratégique

> P. 9



Viktor Orbán et les législatives du 12 avril en Hongrie

Dr Olivier Buirette > P. 2

Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX ANNIVERSAIRE 21 ANS

100 TL - 9 euros



www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 254, Mai 2026



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

45e Festival du film d'Istanbul : une édition placée sous le signe de la ville

Rendez-vous incontournable du calendrier culturel, le Festival international du film d'Istanbul célèbre cette année sa 45^e édition. Organisé par la Fondation d'Istanbul pour la culture et les arts (IKSV), il s'est imposé au fil des décennies comme l'un des festivals les plus durables et influents de la région, offrant chaque année un panorama exigeant du cinéma mondial tout en valorisant la création turque. Pour l'édition 2026, Istanbul est au cœur du projet artistique, inspirant à la fois la sélection et l'imaginaire visuel du festival.

À la tête du festival depuis dix ans, Kerem Ayan incarne une double ambition : faire dialoguer le cinéma international avec l'âme d'Istanbul, tout en restant fidèle à une approche accessible et exigeante.

Né à Istanbul et formé au Lycée Saint-Joseph, il poursuit ses études de cinéma à l'Université Paris 7 avant de débiter sa carrière en France, d'abord à Radio France Internationale, puis au Marché du Film du Festival de Cannes. Après une expérience à Barcelone, où il organise un festival de films politiques, il rejoint la Fondation d'Istanbul pour la culture et les arts. Il y occupe successivement les postes de directeur adjoint, puis prend la direction du festival il y a dix ans.

> P. 8



Autour de « Les Demoiselles Revisited » avec Bedri Baykam



Pour Bedri Baykam, *Les Demoiselles d'Avignon* n'est pas seulement un chef-d'œuvre : c'est le cœur d'une rencontre intellectuelle qui dure depuis près d'un demi-siècle, une forme de dialogue artistique où Baykam déconstruit et recompose à son tour cette œuvre majeure. Rencontre avec l'artiste en marge de son exposition « *Les Demoiselles Revisited* » actuellement à Pyramid Sanat.



Zeynep Sude Neriman

Cette œuvre iconique, qui a profondément transformé l'art moderne, devient dans la production de Bedri Baykam un point de référence sans cesse revisité, déconstruit et démultiplié au fil des années. Surnommé « l'Andy Warhol de la Turquie » par *Paris Match* et présenté dans la presse internationale comme « le Matisse turc », Bedri Baykam nous a reçus à Pyramid Sanat, le centre d'art qu'il a fondé à Istanbul il y a 20 ans, quelques jours avant l'ouverture au public, le 1er avril, de son exposition « *Les Demoiselles Revisited* ».

> P. 6



La Villa Annie Ernaux, résidence d'écriture de l'Institut français d'Istanbul

Elsa Malkoun > P. 8

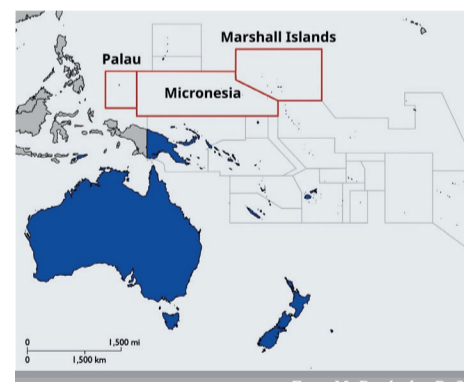
Retour sur...

L'OTAN qu'il faudrait pour résoudre la question chypriote, Louisa Moussouni, p. 4

La banalisation de la violence dans les médias, Gözde Kurt-Yilmaz, p. 10

The Secret of Kells, Simruğ Bahadır p. 12

La méthode COFA



Eren M. Paykal > P. 2

L'art en réalité virtuelle



Surma Parman > P. 12



Dr Olivier Buirette

16 ans d'un pouvoir de plus en plus autoritaire qui n'a eu de cesse de défrayer la chronique et de défier les autorités européennes. 16 ans aussi d'une politique personnelle très nationale, marquée par un rapprochement tactique vers Moscou faisant de son pays un point d'échange entre la Russie et un monde occidental lui-même de plus en plus divisé.

Il fut le plus jeune Premier ministre d'Europe centrale dans les années 90, de 1998 à 2002 au moment où l'Europe de l'Est s'effaçait pour redevenir la *Mitteleuropa*.

Succédant en 2010 au socialiste Gordon Bajnai, il devait alors sans discontinuer rester au pouvoir, régulièrement réélu en 2014, 2018 et 2022 en formant une coalition entre son parti conservateur, le Fidesz, et le KDNP, un parti ultra conservateur et réactionnaire. Basé sur une stratégie s'appuyant sur un vote populaire principalement situé en dehors des grands centres urbains et donc principalement la capitale Budapest, son maintien au pouvoir résulte d'une politique autoritaire, nationaliste et populiste dénigrant pendant longtemps une gauche issue de l'ancienne période communiste et qui avait eu le plus grand mal à se moderniser - notamment suite à de nombreux scandales de corruptions dont ceux concernant un de ses prédécesseurs de 2004 à 2009, Ferenc Gyurcsany.

Sur le plan de la politique intérieure, nous avons assisté à la construction

Viktor Orbán et les législatives du 12 avril en Hongrie

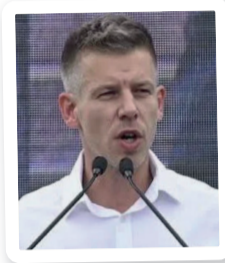
Le 12 avril 2026, Viktor Orbán, premier ministre en Hongrie depuis 2010, comptait 16 ans de pouvoir...

d'un État centralisé et autoritaire n'hésitant pas à remettre en cause les règles de l'acquis communautaire de l'UE indispensable à la qualité de membre, comme l'indépendance de la justice et de la presse, ou encore des modifications « il-libérales » de la constitution du pays. Tout ceci devait mener à de nombreux rappels à l'ordre de la part de Bruxelles ou de condamnations : tout récemment encore, fin février, Budapest a bloqué, usant de son droit de veto au sein de l'UE, à la fois le 20^e train de sanctions contre la Russie et le plan d'aide de 90 milliards d'euros voté par l'UE pour aider l'Ukraine dans le conflit qui l'oppose à la Russie depuis février 2022.

À cette politique populiste s'ajoute sur le plan extérieur l'action d'un levier toujours sensible en Hongrie : celui des minorités magyares situées en dehors du pays, principale cause, encore vivace aujourd'hui, du Traité de Trianon du 4 juin 1920.

Depuis 2014 et le début du conflit entre l'Ukraine et la Russie, qui devait commencer par l'annexion de la Crimée et la guerre du Donbass, la position de la Hongrie de Viktor Orbán, pourtant membre de l'OTAN et de l'UE, fut de développer une certaine complaisance vis-à-vis de décisions de Moscou, donnant

à Budapest une position d'éventuelle plateforme de discussion entre les États-Unis et la Russie. La capitale hongroise fut un temps envisagée par les présidents Trump et Poutine comme le lieu idéal pour organiser la signature éventuelle d'un accord de paix entre Moscou et Kiev alors que le conflit entraînait dans sa 5^e année le 24 février 2026. C'est donc tout cela qui sera à nouveau en jeu lors de ces élections législatives hongroises d'avril 2026, avec le principal opposant à Viktor Orbán : Péter Magyar, du parti Respect et Liberté (Tisza).



On se retrouve alors, toutes proportions gardées, un peu comme lors des récentes élections qui ont eu lieu en Moldavie en septembre 2025 - certes en dehors de l'UE -, mais aussi dans l'UE : en Roumanie, en mai dernier. Dans les deux cas, ce furent les pro-européens qui remportèrent les scrutins, non sans difficultés liées aux pressions du Kremlin.

On l'a vu récemment, Moscou soutenait sans hésiter Viktor Orbán dans cette élection, et pas mal de tentatives pour influencer le scrutin ont été observées -notamment la diffusion de vidéos manipulées contre le candidat de l'opposition. À l'inverse, on rappellera qu'un scandale environnemental touche pour sa part l'équipe au pouvoir.

Par ailleurs, face à la recomposition des rapports de forces internationaux à laquelle nous assistons depuis le retour au pouvoir de Donald Trump en janvier 2025, on assiste à un soutien systématique des États-Unis à l'ensemble de ces leaders populistes dont Viktor Orbán fait partie, et ce dans le monde entier. En résumé, le pouvoir en place à Budapest sera soutenu cette fois-ci par Moscou et Washington (on rappellera ici la visite de soutien à Orbán du Vice-Président des États-Unis le 7 avril 2026). L'UE soutiendra quant à elle une alternance politique en Hongrie.

C'est finalement le chemin qu'a pris la Hongrie le 12 avril avec la victoire de Péter Magyar, une victoire historique sans précédent depuis 2010. Les Hongrois se sont déplacés massivement pour ce scrutin avec une participation record de plus de 70 %, du jamais vu depuis 1989 et la fin de la guerre froide. Au final : 138 sièges obtenus pour Péter Magyar sur les 199 du Parlement. Cet événement sera à observer dans les temps qui viennent, car rappelons que Péter Magyar est issu du Fidesz et restera sur une ligne conservatrice, même s'il a promis de normaliser les relations très distendues entre la Hongrie et l'Union Européenne, et sans doute de revenir sur beaucoup de mesures dites « il-libérales » prises par Viktor Orbán depuis 2010 et 16 ans de pouvoir.



Eren M. Paykal

Mais en quoi consistent ces Accords ?

Les Accords de libre association (COFA) sont des traités internationaux établissant une relation privilégiée entre les États-Unis et trois États insulaires du Pacifique : les États fédérés de Micronésie (EFM), la République des Îles Marshall (RMI) et la République des Palaos. En vertu de ces accords, les États-Unis fournissent une aide économique et une assistance en matière de défense, tout en garantissant un accès militaire exclusif à la région. Ces accords, essentiels à la stratégie américaine dans l'Indo-Pacifique, permettent également aux citoyens de ces nations de vivre et de travailler aux États-Unis sans visa. Précisons en outre que ces trois États sont membres à part entière des Nations-Unies.

Les COFA en quelques points

- Signataires : les États-Unis et les États librement associés (ELA) : États fédérés de Micronésie, Îles Marshall et Palaos.
- Défense et sécurité : les États-Unis assument l'entière responsabilité de la défense des ELA, en ce compris le droit d'exclure les forces militaires tierces (dénier stratégique).
- Importance stratégique : ces nations, situées à 4 000 kilomètres au sud-ouest de l'État américain d'Hawaï, constituent un rempart essentiel pour la défense du Pacifique

La méthode COFA

Dans un précédent article, j'avais brièvement évoqué abordé un aspect des Accords de libre association entre les États-Unis et trois États du Pacifique visant à fournir une alternative pacifique aux territoires toujours dépendants de puissances étrangères, comme par exemple la Nouvelle-Calédonie. Avec le projet de création d'un « État de Nouvelle-Calédonie » par la France pour la résolution de la crise à Nouméa, l'émancipation des territoires occupés revient sur le devant de la scène.

- Aide économique : les États-Unis octroient des subventions et contribuent à des fonds fiduciaires pour le développement économique.

- Immigration : les citoyens des ELA peuvent vivre et travailler légalement aux États-Unis en tant que non-immigrants.

La loi de 2024 portant modification du Pacte de libre association (signée en mars 2024) finance largement ces programmes, allouant environ 6,5 milliards de dollars sur 20 ans aux trois pays. Selon certaines estimations, l'aide accordée aux trois États (232 millions de dollars pour l'exercice 2023) au titre des Accords a représenté environ 80 % de l'aide totale des États-Unis à la région des îles du Pacifique.

Valeur stratégique des accords

Les Îles de Micronésie couvrent une zone maritime plus vaste que les États-Unis continentaux, administrent plus de 1 000 îles et atolls et abritent une population d'environ 200 000 habitants. Les États-Unis maintiennent une présence sécuritaire dominante dans la sous-ré-

gion micronésienne du Pacifique Sud-Ouest, qui comprend les trois États ELA, Guam (territoire américain du Pacifique) et le Commonwealth des Îles Mariannes du Nord (autre territoire américain autonome). Outre le maintien de bases aériennes et navales à Guam, l'armée américaine exploite le site d'essais de défense antimissile balistique Ronald Reagan sur l'atoll de Kwajalein, dans les Îles Marshall (ELA). L'accord modifié de 2003 a prolongé les droits de base américains sur l'atoll de Kwajalein jusqu'en 2066, avec une option permettant aux États-Unis de reconduire cet accord pour 20 années supplémentaires. L'armée américaine construit un système radar à haute fréquence à Palaos, dont la mise en service est prévue pour juin 2026. En mars 2025, le secrétaire américain à la Défense, Pete Hegseth, a rencontré le président des États fédérés de Micronésie Wesley Simina, et ils sont parvenus à un accord pour lancer la planification et la construction de projets d'infrastructure du département de la Défense américain (DoD) sur l'île de Yap, en EFM. Ces accords consolident

donc une domination stratégique américaine dans l'Océanie, surtout contre une possible ingérence chinoise.

La Chine populaire a en effet augmenté son influence dans la région par une coopération économique accrue avec le Forum du Pacifique qui comprend 16 États indépendants et deux territoires français, la Nouvelle-Calédonie et la Polynésie française.

Voilà donc grosso modo les COFA.

Cette méthode pourrait-elle être adaptée à d'autres territoires dépendants comme la Nouvelle-Calédonie, la Polynésie, la Guyane et d'autres sous domination française, ou comme des régions ayant une possible aspiration pour l'indépendance comme l'Écosse ou le Québec ? Bien sûr, chaque cas a sa spécificité, et une méthode en copié-collé ne peut convenir à toutes les situations. Néanmoins, le fait que les trois États soient membres de l'ONU et puissent être membres à part entière des instances régionales et internationales contribuerait à la résolution du problème des territoires non indépendants.

RENAULT SCENIC E-TECH ELEKTRİKLİ 220 HP



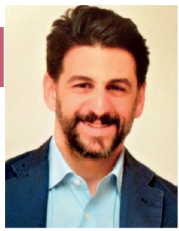
604 km'ye varan wltp sürüş menzili⁽¹⁾
Google ile entegre openR link multimedya sistemi⁽²⁾⁽³⁾
opaklaşma özellikli solarbay panoramik cam tavan⁽³⁾
9 hoparlörlü Harman Kardon® ses sistemi⁽³⁾
29 adede varan gelişmiş sürüş destek sistemi⁽³⁾

görselde yer verilen model/versiyon: Scenic E-Tech elektrikli, esprit Alpine EV87 220 hp, saten mineral gri & yıldız siyah tavan (yıldız siyah tavan opsiyon olarak sunulur). (1) wltp çevrimine göre ölçülen birleşik menzil. gerçek menzil, yol türü, sürüş tarzı ve hava koşullarına bağlı olarak değişkenlik gösterebilir. (2) Google, Google Play, Google Haritalar ve diğer markalar Google LLC'nin tescilli markalarıdır. (3) esprit Alpine versiyonunda standart olarak sunulur. Scenic E-Tech elektrikli'nin karma co₂ salımı 0 g/km, ortalama enerji tüketimi 17,4 kWh/100 km'dir. belirtilen değerler wltp verisidir. bu değer, sürüş şekli, kullanım şartları ve donanımına göre farklılık gösterebilir. temsilî model üzerinde gösterilen aksesuarlar farklılık gösterebilir.

Renault'nun tercihi  Castrol

renault.com.tr





Derya Adıgüzel

Car naître en tant qu'être humain implique une responsabilité. La vie qui nous est donnée n'est pas si insignifiante qu'on puisse la remplir de futilités, d'événements mineurs, de petits soucis, de détails insignifiants, ou la sacrifier pour quelques sous.

Je connais beaucoup de gens qui n'ont rien appris d'autre que leur travail tout au long de leur vie. Ils ont consacré leur vie entière à leur foyer, leur travail et leurs enfants. Ils en parlent avec une grande fierté et un grand honneur. Leur cercle d'amis et de connaissances est très restreint. Le cinéma, le théâtre, l'art, les livres, la musique leur sont totalement étrangers. Quant à la lecture, elle se limite aux journaux ou aux publications liées à leur travail. Ils satisfont leur besoin de cinéma avec les séries télévisées qu'ils regardent le soir. Leur intérêt pour la musique ne dépasse pas les chansons qu'ils entendent à la télévision. et les chansons de leur autoradio...

Le travail et la vie

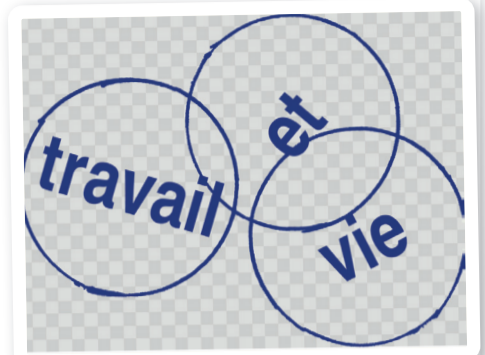
Les êtres humains sont dotés d'un immense potentiel mental, physique, émotionnel et spirituel, et possèdent une grande variété de capacités précieuses. Chaque personne devrait vivre en ayant conscience de ces capacités et de ces potentiels.

Donner, aimer, partager, l'entraide et le service leur sont étrangers.

Au fond, les loisirs incarnent des valeurs nobles telles que la culture, l'art, le sport, l'amour des animaux, l'histoire, la nature, l'exploration, l'amitié, le développement personnel et la découverte de soi. Les loisirs illuminent l'âme, enrichissent les émotions et embellissent le corps. Cependant, si l'on ne se préoccupe que du monde et que l'on considère les désirs de son ego comme la seule valeur, on prendra la frivolité pour un loisir. On se focalise sur un détail au lieu de voir la forêt, on oublie l'essentiel et on se concentre sur des brouilles, ce qui nous gâche la vie par orgueil.

Je connais beaucoup de gens dont le monde tourne autour du travail. Ils se lèvent tôt et partent travailler sans

même prendre de petit-déjeuner. Leur journée est entièrement consacrée au travail, sans un instant de répit. Le soir, en rentrant chez eux, ils pensent au travail ou passent des appels professionnels. Concernant le temps passé à la maison, j'ai rencontré deux groupes distincts. Le premier rentre avec un sac rempli de travail. Pendant les repas, ils téléphonent à l'usine, leur lieu de travail ou à l'étranger. Dès que le repas est terminé, ils ouvrent immédiatement le sac qu'ils ont apporté et se mettent au travail. Le second groupe est plus détendu. Ils ne ramènent pas de travail à la maison. Ils boivent de l'alcool au dîner pour soulager le stress et la fatigue de la journée. Ils somnolent à table ou devant la télévision. Ils passent presque toutes leurs nuits à somnoler. Pour eux, le tra-



vail est un moyen de gagner de l'argent qui occupe toute leur vie, remplit leurs nuits et leurs jours, et structure leur existence autour du travail. Ils font tout ce qu'ils jugent nécessaire pour travailler sans sourciller.

Travailler et faire des affaires est un devoir humain. Ce travail doit être accompli dans le respect des principes de moralité, de vertu et d'humanité ; l'argent doit être gagné dans le cadre des droits, des lois et de la justice. Le travail ne doit pas être une forme d'esclavage, mais une porte ouverte sur l'abondance qui élargit les horizons, embellit la vie et apporte de nouvelles amitiés.

L'OTAN qu'il faudrait pour résoudre la question chypriote

Dans un monde où les conflits se généralisent, Chypre se retrouve placé en ligne de mire.

Le conflit au Proche et au Moyen-Orient replace Chypre au cœur de l'échiquier géopolitique mondial. Dernier relais et ultime escale de l'Europe face au Levant, tour de guet et avant-poste ou encore pont entre Orient et Occident, ce petit morceau de territoire est en réalité beaucoup plus proche de l'Asie que tous les autres territoires de l'Union européenne. Depuis son entrée dans l'Union européenne en 2004, Chypre reste un territoire divisé. La République de Chypre (CY), entité qui se trouve au sud, constitue la principale administration de l'île. Au nord, la République turque de Chypre du Nord (RTCN), autoproclamée en 1983, est non reconnue par la communauté internationale à l'exception de la Turquie et de ses alliés.

Le paradoxe est que toute l'île de Chypre est membre de l'Union européenne depuis le 1^{er} mai 2004, l'application de l'acquis communautaire étant suspendue dans la partie nord.

La République de Chypre assume depuis le 1^{er} janvier 2026 la présidence du Conseil de l'Union européenne dans un moment de « profonde transformation », selon le président de la République de Chypre, Nikos Christodoulidis. Le slogan scandé d'une Europe « forte, stable est sûre » renforce la volonté de la présidence du Conseil de l'Europe de promouvoir une Europe forte et autonome, mais aussi une Europe engagée et une Union ouverte sur le monde.

La position géographique de l'île de Chypre déplace le centre de gravité européen bruxellois vers le Proche et Moyen-Orient. Chypre possède de nombreuses

relations et partenariats avec le Liban, Israël, l'Égypte, le Qatar, ainsi qu'avec les pays du Golfe. L'île se trouve à proximité des richesses en matières premières, notamment des hydrocarbures et des réserves de gaz. Chypre n'est pas seulement « un porte-avions militaire fictif », pour l'ensemble des contingents militaires étrangers qui y séjournent, c'est également un acteur de premier plan qui souhaite d'adopter une position de « médiateur » dans le conflit avec l'Iran.

L'adhésion de Chypre à l'OTAN pourrait-elle permettre de mettre fin au conflit chypriote ?

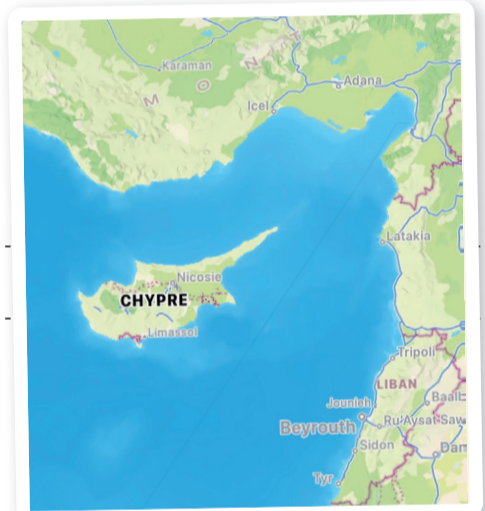
Margaritis Schinas, ancien vice-président de la Commission européenne, a déclaré que la situation offrait une excellente opportunité politique à Chypre pour déposer sa candidature à l'OTAN. L'idée peut paraître séduisante, mais il n'en demeure pas moins que cela n'est pas envisageable en l'état actuel des choses. En effet, la République de Chypre n'est pas membre de l'OTAN pour des raisons idéologiques

politiques et économiques indirectes. Le conflit chypriote n'étant pas résolu, la demande d'adhésion n'est actuellement pas possible. La Turquie, déjà membre de l'OTAN, pourrait bloquer l'adhésion de la République de Chypre et mettre son veto. Les États membres doivent, en effet, approuver à l'unanimité l'adhésion de nouveaux membres. *A contrario*, la demande d'adhésion de la République

de Chypre à l'OTAN obligerait celle-ci à s'aligner sur les positions de l'OTAN en termes de reconnaissances de territoires tels que le Kosovo qui constitue un précédent et qui, de fait, forcerait Chypre à reconnaître la République turque de Chypre du Nord. « Si c'était possible, nous déposerions une demande dès demain », a ainsi déclaré le président Nikos Christodoulidis à la chaîne télévisée grecque Skai.

La guerre au Proche et au Moyen-Orient mobilise l'UE et soulève des enjeux géopolitiques, militaires et institutionnels. Chypre, de par son appartenance à l'UE, bénéficie d'une stratégie qui englobe les missions de l'OTAN de maintien de la paix et de la sécurité. L'UE assure la stabilité intérieure en intervenant à l'extérieur, elle s'adapte aux nouveaux défis de sécurité dans un monde en mutation et de fixe un cap stratégique.

Il semblerait donc qu'il n'existe pas pour Chypre de réelles nécessités dans l'immédiat de devenir « pleinement » membre de l'OTAN puisqu'elle profite de son statut de membre de l'UE. Cependant, depuis le début des opérations « Fureur épique » et « Rugissement du lion », lancées respectivement par les États-Unis et Israël contre le régime iranien, deux missiles balistiques auraient été tirés en direction des bases militaires britanniques de Dhekelia et d'Akrotiri à Chypre. Chypre est désormais une véritable cible



et cela suscite de réelles inquiétudes chez les Chypriotes. « Contrairement à un porte-avions, une île ne coule pas ». Les écoles des villages de Trachoni, Episkopi, Akrotiri et Asomatos, situés dans la zone de la base aérienne d'Akrotiri, ont été fermées par mesure de précaution. La position dans laquelle se trouve Chypre est aujourd'hui délicate car si d'une part elle bénéficie de la protection de nombreux contingents militaires internationaux, d'autre part elle reste un point de visée pour l'Iran et un territoire potentiellement dangereux pour sa population. Le peuple chypriote doit encore assumer les dommages collatéraux des mémoires de son Histoire et de son passé de colonie. Chypre pensait faire de son mandat à la présidence du Conseil de l'Europe une occasion de réouvrir les débats après l'échec des pourparlers de Crans-Montana en Suisse en 2017. Au lieu de cela, la République de Chypre se retrouve embarquée malgré elle au premier plan dans une guerre dont elle doit coordonner les opérations.

Louisa Moussouni

Ancienne Doctorante en Histoire, Études européennes et internationales.
Équipe de recherche (ICEE) Intégration et coopération dans l'espace européen
à l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, section 22
Histoire contemporaine





Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Journalisme : Can Ataklı, une trajectoire médiatique sur près d'un demi-siècle

Accompagné du célèbre photographe Aramis Kalay, nous nous sommes rendus à Beylerbeyi pour rencontrer Can Ataklı. Installés dans un café, nous avons échangé pendant près de trois heures autour de la politique mondiale, de l'économie et des tensions qui menacent notre région.



Cependant, l'essentiel de notre conversation a porté sur l'état actuel de la profession de journaliste, non seulement en Turquie, mais à l'échelle mondiale. Désormais, les journaux et les magazines ne sont presque plus détenus par des professionnels du métier. Dans la plupart des cas, les médias sont passés sous le contrôle d'individus ou d'institutions disposant d'importants capitaux. En France, nous constatons que des acteurs originaires de différents pays d'Europe et du Moyen-Orient possèdent journaux, magazines et même chaînes de télévision, sous le contrôle légal de l'ARCOM. Cette réalité ne se reflète pas encore de manière identique en Turquie, mais il est néanmoins connu que certains détenteurs de capitaux étrangers surveillent de près les opportunités. Dans ce contexte, de nombreux journalistes ayant consacré des années à ce secteur se retrouvent au chômage et se tournent vers des alternatives comme YouTube, une plateforme perçue comme relativement plus libre. Can Ataklı fait partie de ceux-là.

Figure bien connue du paysage médiatique turc, Can Ataklı cumule près de cinquante années de journalisme. Diplômé de la Faculté des sciences politiques de l'Université d'Ankara, il débute dans la presse écrite en collaborant avec des médias majeurs tels que *Cumhuriyet*, *Hürriyet*, *Sabah* ou encore *Vatan*. Il s'y distingue rapidement par des analyses politiques au ton direct et affirmé.

À partir des années 1990, il devient un visage familier des plateaux de télévision, intervenant notamment sur Kanal 6, ATV, TGRT et Kanal Türk. Son style incisif, souvent polémique, renforce sa notoriété et fait de lui un commentateur influent du débat public.

Un peu de journalisme, un peu de politique

Ce mois-ci, j'aborderai trois sujets distincts. Pourtant, tous trois sont liés. Le drame du journaliste, celui de l'écrivain, celui du politique : en somme, peut-on parler du drame de la vie elle-même ? Je ne saurais le dire – j'en laisse l'appréciation à votre jugement.

Plus récemment, après une dernière période à Halk TV et Flash TV, il s'est tourné vers les plateformes numériques. Aujourd'hui, il poursuit ses analyses politiques sur YouTube, où il compte environ 308 000 abonnés, ainsi que sur les réseaux sociaux, dans un format plus direct et indépendant.

Le parcours de Can Ataklı reflète ainsi l'évolution du journalisme en Turquie – de la presse écrite à la télévision, puis aux médias numériques – tout en conservant, au fil de près d'un demi-siècle, une même ligne éditoriale critique et sans détour.

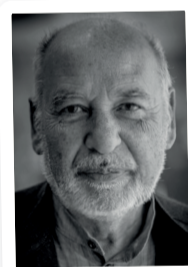
Livre : l'écrivain Tahar Ben Jelloun, chroniqueur du réel dans *Pigiste au Monde*

Dans son dernier ouvrage, *Pigiste au Monde*, publié chez Gallimard, Tahar Ben Jelloun propose une écriture plus directe, presque journalistique. Ici, la littérature ne se met pas en retrait, mais accompagne un regard attentif porté sur l'actualité.

Connu pour des romans marquants comme *L'Enfant de sable* ou *La Nuit sacrée* – récompensé par le Prix Goncourt – l'auteur franco-marocain adopte ici une posture différente : celle d'un observateur engagé, proche du chroniqueur, attentif aux mouvements et aux tensions du monde contemporain.

À travers une série de textes mêlant chronique, réflexion et touches personnelles, Ben Jelloun capte l'air du temps avec simplicité. Le titre, *Pigiste au Monde*, évoque d'ailleurs une position libre : celle d'un écrivain indépendant, qui observe et écrit avec exigence, dans l'esprit d'un grand quotidien comme *Le Monde*, sans pour autant s'y enfermer. L'ouvrage se distingue par un équilibre entre analyse et sensibilité. Questions migratoires, fractures culturelles, mémoire coloniale ou montée des radicalités : autant de sujets abordés avec clarté, sans lourdeur. Mais ce qui frappe surtout, c'est la place accordée à l'humain – aux parcours individuels, aux histoires concrètes qui donnent chair aux grandes problématiques.

L'écriture reste sobre, fluide, accessible. Une certaine gravité s'y fait sentir, mais elle est toujours tempérée par une volonté de comprendre plutôt que de juger. Fidèle à son parcours, Ben Jelloun continue de donner une voix à ceux que l'on entend peu, avec une constance qui traverse l'ensemble de son œuvre.



Avec *Pigiste au Monde*, Tahar Ben Jelloun confirme qu'il est à la fois un romancier reconnu et un observateur attentif de son époque. Une voix qui, sans emphase, continue d'éclairer notre manière de lire et de comprendre le monde.

Politique : retour vers une tradition diplomatique ancienne

Ces derniers jours, plusieurs prises de position attribuées à Emmanuel Macron ont suscité de nombreuses interrogations quant à l'évolution de la politique étrangère française, notamment dans ses rapports avec les États-Unis et le dossier iranien.

Dans ce contexte, il est difficile de ne pas observer la montée en popularité de Dominique de Villepin, ancien Premier ministre et figure de plus en plus visible dans le débat public. Une partie de la jeunesse universitaire semble aujourd'hui se tourner vers des profils tels que Jean-Luc Mélenchon et Dominique de Villepin, signe d'une recomposition des sensibilités politiques. Pourtant, certains courants continuent d'ignorer cette évolution, comme si elle ne constituait pas un signal politique significatif.

Dans la perspective de l'élection présidentielle de 2027, l'exécutif paraît ainsi chercher à favoriser l'émergence d'une ligne politique qui lui serait compatible. À travers certaines inflexions récentes, la France semble vouloir s'éloigner, du moins partiellement, d'une orientation perçue comme trop alignée sur une vision globaliste. Cette évolution est particulièrement perceptible en matière de politique étrangère, où l'on observe une prise de distance relative avec des positions traditionnellement proches de celles de Washington.

Dans ce cadre, la stratégie suivie par le Premier ministre, Pedro Sánchez, leader du Parti socialiste ouvrier espagnol, semble également jouer un rôle. Son positionnement, parfois en décalage avec celui de Paris et de Berlin, aurait contribué à accentuer certaines tensions au sein de l'équilibre européen. Par ailleurs, des épisodes récents impliquant le Danemark, notamment autour de la question du Groenland, ont rappelé la complexité des rapports internes à l'Union européenne, ravivant des réflexes de solidarité tout en mettant en lumière des divergences persistantes.



Parmi les éléments évoqués figurent également des discussions autour des réserves d'or françaises, des initiatives diplomatiques concernant l'Iran, ainsi que des négociations liées à la situation de ressortissants français détenus. À cela s'ajoutent des informations sur d'éventuelles décisions françaises concernant l'utilisation de son espace aérien dans un contexte de tensions régionales.

Pris isolément, chacun de ces éléments relève de la pratique diplomatique classique. Mais mis bout à bout, ils alimentent une lecture plus large : celle d'une volonté de Paris de réaffirmer une certaine autonomie stratégique.

Cette orientation n'est d'ailleurs pas nouvelle. Dans plusieurs interventions récentes à l'international, Emmanuel Macron a rappelé son attachement à des solutions politiques plutôt que militaires, notamment sur la question iranienne. Il a également souligné les limites des interventions armées, en référence aux expériences en Afghanistan et en Irak, appelant à privilégier des dynamiques internes aux sociétés concernées.

Faut-il pour autant y voir une rupture frontale avec Washington, voire une recomposition des alliances ? L'interprétation mérite d'être nuancée. La relation franco-américaine, historiquement dense et complexe, a souvent oscillé entre coopération étroite et affirmation d'indépendance.

Ce qui apparaît plus clairement aujourd'hui, c'est la volonté française de maintenir une ligne propre, dans un contexte international de plus en plus fragmenté. Une posture qui s'inscrit dans une tradition diplomatique ancienne, mais qui prend un relief particulier dans les équilibres actuels.

Reste à savoir si cette dynamique s'inscrira dans la durée – et si elle sera suivie par d'autres acteurs européens – ou si elle restera une inflexion ponctuelle dans un paysage géopolitique en mutation rapide.

En définitive, l'ensemble de ces évolutions pourrait constituer un facteur déterminant quant à une éventuelle redéfinition de la politique étrangère de l'Union européenne.

C'est ainsi, entre des réflexions qui peuvent sembler éparses mais dont les liens sont en réalité évidents, que s'est écoulé un mois de ma vie. Il existe bien d'autres injustices encore ; je les évoquerai un jour, sans faute – et sous forme de livre.



Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Éditions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard
• Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 1 89645 • www.aujourd'huiatourquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Éditions CVMag • No
ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Édition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad.
59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu :
Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türek, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de
rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar,
Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk
Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar
Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée •
ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

Autour de « Les Demoiselles Revisited » avec Bedri Baykam

(Suite de la page 1)

Je vis de mon art. Mon identité principale, c'est d'être peintre. C'est d'ailleurs à ce titre qu'on me connaît dans toute la Turquie. Et c'est grâce à cette identité que Pyramid Sanat existe. J'ai écrit des livres, mais tout part de ma qualité de peintre. Toutes les identités que vous avez citées forment un ensemble cohérent ; mais elles ont ce point de convergence.

- Cette exposition est le fruit d'un dialogue de plusieurs décennies avec une seule œuvre : Les Demoiselles d'Avignon. Quand est-elle entrée dans votre vie, et que représentait-elle pour vous en tant que jeune artiste ?

Depuis mon enfance, Picasso fait partie de ma vie. À 12 ans, en 5e, j'ai fait ma première présentation sur *Les Demoiselles d'Avignon*. À 24 ans, en 1981, j'ai réalisé mon premier chef-d'œuvre, *La Chambre de la prostituée*. Dans ce tableau, il y a une dimension expressionniste ; le regard circule dans l'espace, se déplace dans la pièce. Ce n'est pas la sœur des *Demaiselles*, mais plutôt sa cousine : une interprétation expressionniste du cubisme. Sur le plan intellectuel, je vis dans ce tableau depuis cinquante-six ans. Ma première adaptation directe des *Demaiselles d'Avignon* remonte à 1989, et cela fait quarante-cinq ans qu'il fait concrètement partie de ma vie.

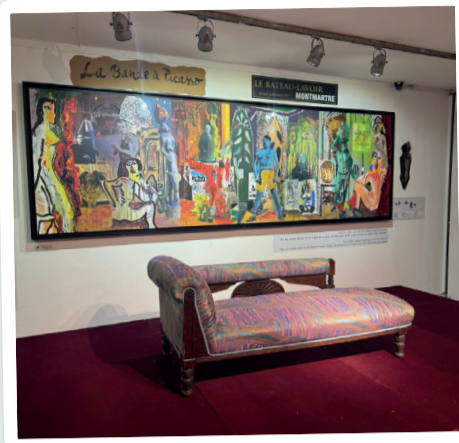


Précisons que l'œuvre *Les Demoiselles d'Avignon* s'intitulait à l'origine *Le Bordel philosophique*. En effet, Avignon ne renvoie pas à la ville française, mais à la rue *Carrer d'Avinyó* à Barcelone, où se trouvait le bordel que le tout jeune Picasso fréquentait. Le titre que Picasso privilégiait était en réalité *Le Bordel d'Avignon*.

- Vous parlez du « choc des Demaiselles » : en quoi l'œuvre est-elle aussi radicale ?

Elle déchire les normes esthétiques établies, bouleverse la norme de beauté jusque-là admise dans les musées, les académies et les galeries. Les figures ne correspondent à aucun idéal classique : elles ne sont pas « belles » au sens traditionnel, et pourtant leurs corps, avec leurs poitrines et leurs aisselles exposées, s'imposent avec une frontalité audacieuse. C'est à la fois caricatural et sculptural, d'une étrangeté saisissante et brute.

Aujourd'hui, il est difficile de mesurer pleinement le choc que cette œuvre a provoqué dans les milieux artistiques de l'époque. Pour comprendre son impact en 1907, il faut se replonger dans l'imaginaire de l'époque. Que voyaient-ils alors ? Le Louvre, les galeries, et, en matière d'art moderne, essentiellement l'impressionnisme et le post impressionnisme.



À la même époque, Matisse, avec *Luxe, calme et volupté* ou *La joie de vivre*, construisait des scènes presque paradisiaques. Picasso, en revanche, répond à cette vision lumineuse par un geste brutal. Une attaque imprévisible, qui déstabilise à la fois l'art et son rival. La rivalité entre ces deux génies ne s'est pas contentée de faire mûrir les formes : elle les a accélérées. Face à l'univers presque idyllique de Matisse, maître du fauvisme et de ses couleurs pures, Picasso oppose une rupture violente, une réponse radicale pour s'affranchir de ce courant.

- La présentation à la Galerie S/Beaubourg à Paris constituait la première étape de l'exposition. Que représentait pour vous le fait de montrer ce travail dans la ville où sont nées Les Demoiselles ? Et quelles sont les différences entre les versions parisienne et stambouliote de l'exposition ?

Présenter la première de l'exposition à Paris avait une signification particulière. Après Istanbul et la Californie, Paris est l'une des villes où j'ai le plus exposé ; c'est aussi celle où Picasso a vécu. Il y a à Paris un public parisien qui suit mon travail, et je suis heureux d'avoir partagé cette exposition avec lui.

Le public d'Istanbul découvrira une proposition très différente. Environ 60 % des œuvres n'ont pas été présentées à Paris ou sont de nouvelles productions ; certaines toiles vendues ou intégrées à des collections ont été remplacées par de nouveaux travaux. Surtout, la dimension installation, absente à Paris, occupe ici une place centrale.

À Istanbul, l'exposition est accompagnée d'un dispositif scénographique qui matérialise la métaphore du voyage dans le temps : des instruments évoquant l'époque de Mehmed Siyah Kalem, des pinceaux et des peintures provenant de l'atelier de Picasso, le célèbre t-shirt rayé bleu et blanc qu'il portait dans ses tableaux, la valise qu'il aurait pu utiliser lors de son passage de Barcelone à Paris... L'ensemble propose au visiteur une expérience immersive et stratifiée.



La section thématique du hammam plonge directement le spectateur dans l'espace : une bande sonore originale, un décor spécifique et une mise en scène vivante. Dans cette partie, des femmes s'expriment en turc, en serbe et en français ; leurs échanges, faits de rivalités, de jalousies et de traits d'humour, font du visiteur le témoin de la scène. Cette approche prolonge la démarche *Livart* que je développe depuis 1987, et constitue également un clin d'œil à mon œuvre *Ingres, Gérôme, Ici c'est mon bain* aujourd'hui dans la collection du musée Istanbul Modern.

Le langage de l'exposition : strates, regards multiples et recomposition

Structurée en couches successives, l'exposition confronte le visiteur à une multiplicité de points de vue et de focales, tout en portant l'empreinte d'une méthodologie proche du cubisme. Hasan Bülent Kahraman écrit que mon approche des *Demaiselles d'Avignon* « ne peut être contenue dans les limites d'un raisonnement linéaire ». Je cherche, par mon langage propre, à ouvrir de nouvelles perspectives sur cette œuvre majeure.



Des œuvres marquantes de l'exposition comme *Son atelier éternel, entre ses influences les plus anciennes et les plus récentes*, et *Pablo, étant donné son entourage*, sont en quelque sorte une IRM du cerveau de Picasso. Je cherche à pénétrer l'esprit de Picasso, le connaître presque de l'intérieur, et lui-même serait surpris de voir à quel point il est compris. Ces œuvres rassemblent un vaste réseau de figures et d'influences : Picasso lui-même, des masques africains, les démons de Mehmed Siyah Kalem, les figures des *Demaiselles*, mais aussi Gertrude Stein, Arthur Cravan, Max Jacob, Guillaume Apollinaire, André Salmon, le chat de Baykam et Jacques Doucet, réunis dans une composition dense et foisonnante.

L'hypothèse Siyah Kalem propose une réflexion spéculative sur ce qu'aurait pu devenir *Les Demoiselles d'Avignon* si Picasso avait connu et assimilé l'œuvre de cet artiste du XVe siècle. Je suis persuadé que Picasso aurait été profondément influencé par Siyah Kalem, c'est pourquoi je prends en charge la traduction visuelle de cette rencontre imaginaire.

- Le Pr Hasan Bülent Kahraman écrit que vos œuvres, à l'instar de l'originale, refusent d'être réduites à un seul récit. Dans quelle mesure avez-vous consciemment intégré cette multiplicité dans votre travail ?

Le texte de présentation de l'ouvrage *Bedri Baykam on Picasso : Les Demoiselles Revisited* est signé par Hasan Bülent Kahraman. Multiplier et disséminer des éléments tels que *Les Demoiselles d'Avignon* de 1907, les célèbres maisons

closes Madame Claude et Varol à Paris et à Istanbul dans les années 1960 et 1970, mon propre harem, Mehmed Siyah Kalem ou encore l'installation du hammam, constitue une partie de cette démarche.

Je suis un peintre ayant des styles techniquement très différents qui touchent également des sujets différents. Je peux faire de l'art érotique, politique, abstrait, du graffiti, de l'art 4D. Je suis un peintre libre. Si je le souhaite, je peux prendre un modèle et travailler sur lui pendant trois mois. En général, les artistes développent une ligne identifiable et se sentent contraints de la répéter pour vendre. Ce n'est pas mon cas, je fais des choses très différentes, mais on reconnaît mes œuvres. Je veux être reconnu par mon attitude, par ma patte d'artiste.

Le corps féminin et le regard

- Le corps féminin continue de faire l'objet de débats dans la sphère politique, artistique et numérique. Que représente la figure féminine pour vous ?

Pour moi, les femmes sont des êtres à la fois attirants et beaux. En tant qu'homme hétérosexuel, je considère cette attirance comme naturelle et saine. L'esthétique et la beauté féminines ont, depuis les origines de l'histoire de l'art, influencé les artistes ; elles ont été au cœur de nombreuses sculptures et peintures. Dès lors, représenter la beauté d'une femme dans une œuvre artistique n'est pas fondamentalement différent de la représentation d'un paysage ou d'un homme. La véritable question réside dans le moment où cette représentation bascule vers la fétichisation. Cette frontière se situe dans le regard et dans l'esprit de celui qui observe. L'attraction réciproque entre hommes et femmes fait partie de la nature humaine et relève d'une dynamique naturelle et saine.



- Le livre suit le parcours de Les Demoiselles d'Avignon, du Bateau-Lavoir au MoMA. Que révèle cette trajectoire sur la réception et le destin de l'œuvre ?

Picasso avait vendu l'œuvre à Jacques Doucet à un prix raisonnable, à la condition expresse de faire entrer le tableau au Louvre. Or, le musée refusa, et jusqu'au milieu des années 1940, aucun musée français n'intégra Picasso à ses collections. Après la mort de Doucet, son épouse vendit l'œuvre à un galeriste français, et la branche new-yorkaise de ce dernier le céda ensuite au MoMA. C'est, du point de vue de l'histoire de l'art, une évolution plus juste. Dans l'atmosphère lourde du Louvre, chargée du poids des siècles, l'œuvre aurait pu se perdre. Le MoMA, en revanche, est la structure centrale du modernisme, son cœur, sa lumière. Picasso n'est jamais allé en Amérique, mais son œuvre, elle, y est allée et l'a conquise.



- Après avoir vécu pendant des années au contact de cette œuvre, avez-vous le sentiment d'avoir achevé votre dialogue avec Picasso, ou celui-ci reste-t-il ouvert ?

Le dialogue reste ouvert. Je considère Picasso comme un ami proche. Nous avons de nombreux points communs, et notre relation dépasse une simple influence à sens unique. Je ne dévoile pas tout de nos échanges, pour laisser une part de mystère. Cela peut évoluer, je souhaiterais voir l'exposition se poursuivre en Espagne et à New York. Ma relation avec Picasso se distingue nettement de celle que j'entretiens avec d'autres artistes. Dans mon exposition consacrée à Munch à la Pinacothèque de Paris, j'adoptais davantage un regard extérieur, celui d'un interprète. Avec Picasso, en revanche, le lien est beaucoup plus intérieur et simultané.

Au-delà de l'exposition : le livre

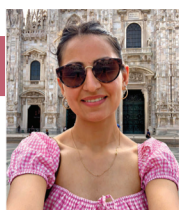
L'artiste souhaite que le visiteur quitte l'exposition non seulement avec une expérience visuelle, mais aussi avec une véritable profondeur intellectuelle. C'est pourquoi nous ne pouvons que recommander la lecture de son livre. Cet ouvrage constitue une partie indissociable de l'exposition : il rassemble, au-delà d'un travail considérable, un riche ensemble visuel et conceptuel mêlant ses propres productions à des références à Picasso, Braque et Matisse, ainsi qu'à leurs parcours respectifs.

Ce travail de 352 pages, publié en trois langues (français, anglais et turc), est le fruit d'un processus d'environ onze mois. Son écriture a débuté à partir des notes d'une conférence donnée à Paris avant de s'élargir progressivement. La principale difficulté, selon l'auteur, a été de fixer une limite à ce sujet très riche. Le livre, par son style fluide et narratif, s'adresse à la fois au grand public, aux amateurs d'art et aux historiens de l'art. Cependant, « Les Demoiselles Revisited » ne se limite ni à une exposition ni à un livre : elle apparaît comme l'expression contemporaine d'une manière de penser inscrite dans le temps, celle d'un dialogue ininterrompu avec un autre artiste. L'approche de Baykam ne consiste pas à commenter Picasso de l'extérieur, mais à entrer dans son œuvre pour en proposer une relecture de l'intérieur.



Nous nous permettons d'insister : ne ratez surtout pas cette exposition exceptionnelle.

* Propos recueillis par Zeynep Sude Neriman
Photos : İbrahim Yüzlü



Meliha Serbes

MODE

Je suis assise au siège 8A dans l'avion, je tourne la tête vers la gauche. Depuis ce petit hublot rond, la fine ligne où la mer rencontre la ville apparaît parfaitement. Cette première impression m'enthousiasme immédiatement. C'est ainsi que mon avion a atterri à Nice. J'ai fait un vol confortable et agréable jusqu'à l'aéroport. Le début de mon voyage sur la Côte d'Azur a été encore meilleur que ce que j'imaginai.

Nice, Èze, Monaco... J'ai passé la semaine dernière dans ces endroits. Comparativement à d'autres villes françaises, j'ai eu l'impression qu'il y avait moins d'étrangers, que tout le monde était incroyablement en forme et mince, et que les Français étaient très polis. Marcher dans les rues bordées d'arbres au parfum enivrant - que j'identifie comme du *Murraya paniculata*, ce que nous appelons « faux oranger » - m'a rendue incroyablement heureuse. Les rues propres, les maisons et jardins bien ordonnés, ainsi que les glycines violettes (*Wisteria*, de la famille des fabacées) nous ont profondément marqués.



Nous avons marché depuis le port Lympia vers la vieille ville, le Vieux-Nice, puis nous nous sommes assis dans un café du centre pour savourer notre café. Il y a vraiment quelque chose d'unique dans le fait d'être dans une ville méditerranéenne. La chaleur et la positivité des gens de la Méditerranée se reflètent dans toute la silhouette de la ville. L'harmonie des bâtiments aux tons orange et jaunes nous a ouvert le cœur.

Lors de mes voyages en France, je ne ressens plus le fait d'être étrangère. Quand je ferme les yeux et me mêle à la foule, j'écoute les conversations et j'essaie de comprendre le français - presque involontairement. Et comprendre ce qui se dit, malgré les accents, me motive énormément. J'ai l'impression de ne pas découvrir cette ville pour la première fois, mais plutôt de revenir dans une maison de vacances que je n'aurais pas visitée depuis longtemps. Comprendre la langue, la culture et ne pas se sentir étrangère, c'est d'un autre niveau - c'est indescriptible, il faut le vivre !

Avec un sourire fier, je continue mon chemin, pleine de gratitude envers ceux

Côte d'Azur

qui m'aident dans mon apprentissage du français. Dans les cafés et restaurants, les serveurs nous apportent directement des menus en français, et constater que je m'en sors bien me donne encore plus envie de commander. J'ai peut-être même un peu exagéré ! Après tout, à Nice, on recommande la salade niçoise, la socca et les fruits de mer. Nous avons tout essayé. La socca m'a semblé familière - sans doute à cause de mes origines, les saveurs de pois chiches me sont très familières.

Nous avons généralement choisi des fruits de mer : calamars, poulpe, poisson ou crevettes. Les prix sont tout à fait raisonnables - moins chers qu'à Paris, mais plus chers qu'à Toulouse.

Le lendemain, nous sommes montés en hauteur pour admirer la ville avant de marcher sur la Promenade des Anglais. La vue m'a transportée très loin, comme dans une scène de film. Je ne voulais pas que ce moment s'arrête, ni que le temps passe. Une demi-heure plus tard, nous avons pris notre petit-déjeuner dans un café local au bord de la mer. Puis nous avons visité le marché aux fleurs dans une rue voisine et goûté des fruits frais. Je me suis sentie comme en Turquie - j'adore la culture des marchés. Les produits étaient parfaits et brillants ; je n'ai pas résisté et j'ai acheté une petite barquette de fraises.

Ce n'était pas un voyage touristique classique - je ne me sentais pas comme une touriste. J'ai même pensé acheter des fruits et légumes comme si j'habitais ici. Je me suis imaginée acheter les courgettes que j'avais repérées pour cuisiner le soir.

Nous avons passé la journée à nous promener dans Nice. Nous sommes passés à la Fnac, où j'ai acheté un livre du professeur Didier Raoult. J'ai aussi observé les gens - les Français lisant dans les parcs et jardins... La taille des rayons de livres m'a impressionnée. J'avais moi-même un livre dans mon sac, *L'Histoire naturelle des défauts* des éditions de l'Université Koç, dont j'ai lu la moitié dans l'avion.

Nous avons pris le train pour Èze. J'ai remarqué qu'il y avait beaucoup de touristes russes et anglais, et c'était pareil dans le train. À Èze, visiter le jardin exotique et profiter de la vue est inestimable. Je me demandais pourquoi je n'étais jamais venue ici auparavant, tout en lisant les panneaux explicatifs sur les aloès et les cactus.



Nous avons aussi visité un restaurant étoilé Michelin à Èze : le Château Eza. Une pluie fine tombait pendant que nous nous y réfugiions. La vue était incroyable. C'est un endroit que je recommande vivement et où je reviendrais sans hésiter.

Èze est également célèbre pour ses parfums. Nous n'avons pas résisté et en avons acheté - j'ai hésité entre figue et lilas, et j'ai choisi le lilas. Les savons, crèmes pour les mains et parfums français attiraient énormément les touristes. Beaucoup de touristes asiatiques nous ont suivis dans la boutique.

Nous avons ensuite quitté Èze rapidement pour prendre le train vers Monaco. Monaco est devenu encore plus populaire ces derniers temps - souvent présenté sur les réseaux sociaux comme le berceau du style *Old Money*, avec ses voitures de luxe et ses lieux prestigieux. Avant même d'y aller, j'avais l'impression de connaître la ville tant j'avais vu de contenus à son sujet.



Mais une fois arrivée, ce sentiment artificiel ne m'a pas plu. J'ai immédiatement comparé avec Èze et Nice. Je préfère l'authenticité et la culture - le sentiment de vécu ne s'achète pas. À Monaco, les grues et les immeubles en construction gâchent la silhouette de la ville. Je me suis même demandé si des promoteurs turcs n'étaient pas venus ici !

Nous avons visité les sites historiques, la vieille ville et le Casino de Monte-Carlo, mais tout me semblait artificiel. J'avais l'impression d'être dans une version européenne de Dubaï. Tout le monde était très élégant - les femmes avec des sacs Kelly, Miu Miu ou Louis Vuitton, les hommes avec des chaussures style Loro Piana... mêmes styles, mêmes couleurs, mêmes coupes de cheveux. Je me suis dit que ce monde ne pouvait pas être réel - et je ne m'y sentais pas à ma place.

45^e Festival du film d'Istanbul : une édition placée sous le signe de la ville

(Suite de la page 3)

Sous son impulsion, le Festival du film d'Istanbul affirme une identité singulière dans le paysage international. Contrairement à des rendez-vous comme Cannes, Venise ou Berlin, largement tournés vers les professionnels de l'industrie, il revendique avant tout sa dimension de festival de public. Une orientation qui n'exclut pas pour autant un engagement en faveur de la création, notamment à travers la plateforme de coproduction « Rencontres sur le Pont », dédiée aux nouveaux projets et aux collaborations internationales.

La programmation 2026 reflète cette ambition, elle s'articule autour d'un fil conducteur : l'esprit d'Istanbul. À travers le slogan « Une ville comme un film », le festival met en avant la richesse cinématographique de la métropole, entre nostalgie, modernité et cosmopolitisme. Cette approche se prolonge dans une exposition d'affiches illustrées consacrées à des films ayant pour cadre Istanbul. Parmi ces derniers, *Tintin à Istanbul*, *Bons baisers de Russie* et *Act Hayat* ont inspiré les visuels de la campagne et figurent également dans la programmation.

La sélection rassemble cette année 127 longs métrages et 13 courts métrages. Plusieurs films y sont présentés en première mondiale, tandis que l'ensemble des productions étrangères sont projetées pour la première fois en Turquie.

Fidèle à sa vocation de passerelle entre les cinémas, le festival accorde également une place importante aux productions francophones, venues de France mais aussi de Suisse, du Québec, de Belgique et du Liban.

Dans un contexte où la visibilité du cinéma turc à l'étranger reste contrastée, le festival joue un rôle essentiel de vitrine et de tremplin. De nombreux films turcs



poursuivent leur parcours dans des festivals internationaux prestigieux, tandis que les initiatives de coproduction contribuent à renforcer leur diffusion.

L'attention portée aux jeunes cinéastes constitue un autre axe majeur de cette édition. Avec la section « Nouveaux regards », le festival met en lumière les premières œuvres et encourage l'émergence de nouvelles voix.

Conscient des mutations du secteur, le festival s'adapte également aux nouvelles formes de diffusion. Des collaborations ponctuelles avec des plateformes comme MUBI ou Netflix coexistent avec une réflexion sur les usages créatifs de technologies telles que l'intelligence artificielle ou la réalité virtuelle, intégrées à certaines propositions artistiques.

Le public, au cœur du projet depuis l'origine, reste fidèle au rendez-vous. Composé majoritairement de femmes, avec une moyenne d'âge de 38 ans, il se distingue par sa diversité, mêlant étudiants, cinéphiles avertis et spectateurs réguliers. Des initiatives tarifaires spécifiques visent par ailleurs à élargir encore cette audience.

Le festival de 2026 réaffirme la conviction que le cinéma est une expérience collective, et cette idée résonne particulièrement dans une ville vibrante qui nourrit l'inspiration des cinéastes.

* Dr Mireille Sadège



La Villa Annie Ernaux, résidence d'écriture de l'Institut français d'Istanbul

Offrir à de jeunes auteurs du temps et un espace pour se consacrer entièrement à l'écriture, favoriser des rencontres et une inspiration franco-turques : voici un des projets phares de l'Institut français, lancé en juillet 2025 par son directeur Valentin Rodriguez. Chaque année, trois auteurs.rices sont accueillis en résidence pour huit semaines à la Villa Annie Ernaux. Après Lou Darsan, c'est Manon Jouniaux qui, jusqu'au 20 mai, profite de l'émulation créative d'Istanbul.

« Istanbul se prête à l'écriture et aux imaginaires » affirme Valentin Rodriguez qui, ayant déjà créé au Cambodge la « Route des résidences », déclare : « Une résidence d'écriture est fondamentale car il n'y a pas d'art sans écriture ; elle est dans la littérature, mais aussi dans les scripts de films, la chanson, le théâtre... ».

Depuis 2025, la Villa Annie Ernaux accueille de jeunes auteurs pour leur permettre de se consacrer entièrement à l'écriture et « favoriser les imaginaires franco-turcs ». Annie Ernaux, prix Nobel de littérature, est très appréciée en Turquie et son œuvre y est traduite en turc. L'IFT sélectionne de jeunes auteurs déjà publiés à compte d'éditeur et porteurs d'un projet intéressant sur la Turquie. Un jury composé d'experts français et turcs sélectionne les candidatures sur dossier, puis sur entretien en visioconférence. Après Lou Darsan et Manon Jouniaux en 2025-2026, un appel aux candidatures a été lancé pour 2026-2027 : auteur, réalisateur, scénariste ou auteur de BD.

L'auteur loge huit semaines dans la « Villa Annie Ernaux », une demeure typique en bois, située à Çengelköy au Bosphore. La résidence bénéficie notamment du soutien du Fonds de dotation La Petite Escalère.

L'IFT commande à l'auteur hébergé un texte original nourri par les relations interculturelles, à fournir au plus tard six mois après la résidence. Le programme de la résidence est élaboré par Amé-

lie Gauch, chargée du livre à l'Institut français d'Istanbul, avec le résident lui-même.

La jeune autrice résidente, Manon Jouniaux a publié en 2024 chez Grasset son premier roman, *Échappées*. Un groupe de femmes et d'enfants, fuyant la violence familiale, vit sur une île, réfugiés dans une châtaigneraie. Mais des conflits surgissent entre ces enfants traumatisés, leurs jeux dégénèrent. Une petite fille décide de s'échapper, elle va découvrir les secrets du lieu...

Amélie Gauch, chargée de la résidence, nous confie : « Au vu de son premier roman, j'aimerais que Manon rencontre des ONG pour recueillir des témoignages sur la violence familiale. Nous avons déjà

prévu des ateliers d'écriture avec des apprenants de FLE, une séance de rencontre en médiathèque... Nous souhaitons qu'elle puisse aller à la rencontre de publics diversifiés. L'objectif premier de cette résidence est de nourrir la pensée de l'auteur. Les huit semaines de résidence alterneront donc entre imprégnation paisible et rencontres d'auteurs et d'éditeurs turcs, conférences, visite d'établissements comme l'Université Galatasaray... Ce projet s'inscrit dans l'engagement de l'IFT pour le livre. L'écriture, la lecture, la traduction et l'édition sont déjà au cœur d'initiatives telles que le plan d'aide à la publication, le Prix de la Traduction, l'accueil en Turquie de grandes figures littéraires françaises, le Choix Goncourt de

la Turquie, trois médiathèques, un projet de salon du livre francophone... en résumé, déclare Amélie Gauch, un soutien à « tous les maillons de la chaîne du livre », de l'inspiration (résidence d'écriture, ateliers, conférences et tables rondes) à la commercialisation du livre (librairies, éditeurs).

« Cette résidence permet de faire des rencontres culturelles, de raconter la Turquie, Istanbul, avec des regards contemporains, déclare M. Rodriguez. Il s'agit réciproquement de présenter des auteurs français en Turquie, et de faire mieux connaître la Turquie aux Français. » L'IFT vient d'accueillir en avril Marie NDiaye pour une conférence et la présidence du jury du prix Goncourt de Turquie, ainsi qu'une rencontre de l'autrice en résidence.

Que nous dit Manon Jouniaux de cette résidence ? Elle évoque avec enthousiasme la beauté et le calme du lieu, son authenticité, et particulièrement le sentiment de proximité qu'elle éprouve parmi les habitants du quartier. La Villa Ernaux est un havre créatif et serein au sein de la bouillonnante Istanbul... « Je suis heureuse d'entrer dans l'histoire de la Turquie, nous confie-t-elle. À Istanbul, il se passe énormément de choses du point de vue artistique, culturel. Il y a tant de musées et de lieux à découvrir ! Cette expérience restera inspirante pour plusieurs années. »

* Elsa Malkoun





Ali Türek

Il y a, sur la troisième étagère de ma bibliothèque, un livre qui veille discrètement

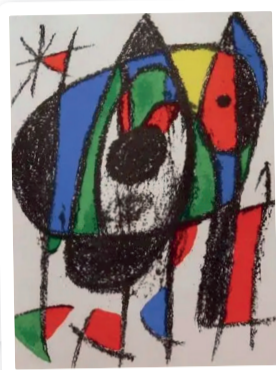
sur moi. Chaque fois que je lève les yeux, il m'interpelle. Sur sa couverture, une phrase simple et pourtant énigmatique : « Ceci est la couleur de mes rêves ». Une œuvre de Joan Miró de 1925, à la fois peinture et poème. En haut à gauche, un mot : « Photo ». Ni reproduction, ni dessin - seulement un mot. Plus bas, une phrase manuscrite, surmontée d'une tache bleue qui attire irrésistiblement le regard. Car les couleurs comptent.

Lors de mes premières semaines à Paris, je passais de longues heures dans les librairies. Peu à peu, certaines sont devenues des refuges : ici, les conseils avisés d'une librairie devenue amie ; là, une arrière-

La couleur de nos rêves

cour silencieuse propice à la lecture. Mais quelque chose, au début, m'avait frappé - presque choqué : la couleur des livres.

Habitué à la liberté graphique flamboyante des couvertures en Turquie, je découvrais en France une sobriété presque austère. Des rayons dominés par des teintes discrètes, des compositions minimalistes. Il m'a fallu du temps pour en comprendre la logique profonde, le code secret. Chaque maison d'édition imposait une signature visuelle. Certaines avaient une couleur : le blanc crème, un blanc plus nu, un bleu profond ou un jaune vif... D'autres privilégiaient l'illustration, mais toujours



avec une cohérence propre. À force de les fréquenter, on apprenait à les reconnaître d'un coup d'œil. J'ai fini par les reconnaître moi aussi.

C'est à ce moment-là que j'ai découvert qu'il pouvait exister un lien étrange mais profond entre la forme et le fond. La liberté ne résidait pas nécessairement dans l'excès de formes ni dans la profusion, mais dans la constance d'un geste, dans la fidélité à une ligne. Devenir classique, c'était aussi cela : inscrire une identité dans la durée. Aujourd'hui, cette grande République des lettres, sans doute la seule véritablement universelle, tremble. Un mouvement peu discret adossé aux puissances de



l'argent et de la politique organise un putsch. Il tente d'y imposer sa propre couleur et d'en redessiner les lignes. Il met à l'épreuve la liberté de création, la pluralité des voix et la complexité du monde des idées. Par là, c'est toute une certaine idée de la littérature, notre seul domaine autonome de rêve, qui vacille. L'actualité littéraire française semble, en ces jours du mois d'avril, chamboulée par de petits coups qui abîment l'indépendance éditoriale. Des coups et des taches... Mais les couleurs, pourront-elles encore longtemps continuer à être celles de nos rêves ? C'est là, au fond, la seule question qui compte.

OMSAN Logistics : vers une ambition de leader mondial et de hub stratégique

Directeur général d'OMSAN Logistics, l'un des piliers du transport intégré en Turquie, Ergun Arburnu est une figure centrale de la stratégie logistique régionale. Dans un contexte de reconfiguration des flux commerciaux mondiaux, il pilote la transformation de son entreprise pour en faire bien plus qu'un simple prestataire : un architecte de la chaîne d'approvisionnement entre l'Europe et l'Asie. Dans cet entretien, il détaille sa vision pour faire de la Turquie un « super hub » mondial en s'appuyant sur l'innovation numérique et une intégration multimodale durable.



Comment positionnez-vous OMSAN sur les marchés turc et internationaux ? Quelles sont vos priorités actuelles ?

Pour positionner OMSAN, nous ne tenons pas seulement compte des conditions de concurrence actuelles, mais aussi de l'orientation que prendra le commerce mondial dans les années à venir. Le secteur de la logistique n'est plus une simple fonction de soutien en arrière-plan de la croissance économique : il est devenu un élément de puissance stratégique influençant directement de nombreux domaines, des stratégies de production aux politiques de commerce extérieur. C'est pourquoi nous positionnons OMSAN non seulement comme une entreprise logistique aux capacités opérationnelles fortes, mais comme un partenaire de solutions qui définit les orientations et crée de la valeur dans la gestion de la chaîne d'approvisionnement.

En Turquie, l'infrastructure solide, l'expertise sectorielle et le portefeuille de clients que nous avons bâtis au fil des ans dans le domaine de la logistique intégrée nous offrent une base stable. Sur les marchés internationaux, nous faisons la différence grâce à nos capacités de transport multimodal et à notre savoir-faire régional. Cependant, pour nous, la croissance ne signifie pas uniquement une expansion géographique ; elle exprime également la transition vers une structure organisationnelle plus intelligente, plus agile et plus durable.

Aujourd'hui, nos priorités s'articulent autour de trois axes principaux :

- Renforcer notre réseau international pour faire d'OMSAN un acteur actif des nouveaux corridors commerciaux.
- Placer la numérisation au cœur des

processus de prise de décision, et non plus seulement comme un support opérationnel.

- Créer un modèle de croissance générateur de valeur à long terme, tant sur le plan environnemental qu'économique, dans l'axe de la durabilité.

Nous ne voyons pas l'avenir d'OMSAN comme une entreprise transportant simplement des marchandises, mais comme un acteur logistique mondial gérant de bout en bout la chaîne d'approvisionnement de ses clients, anticipant les risques et créant de nouvelles opportunités.

OMSAN vise à contribuer à faire de la Turquie un « super hub logistique ». Sur quels éléments principaux vous appuyez-vous pour atteindre cet objectif ?

La vision de faire de la Turquie un super hub logistique ne peut plus être expliquée par le seul avantage géographique. À une époque où les réseaux de production mondiaux se repositionnent, où la diversité des chaînes d'approvisionnement augmente et où les corridors commerciaux gagnent en importance stratégique, le rôle de la Turquie devient plus critique. Les projets tels que le Corridor du Milieu, la Route du Développement et l'intégration régionale ont le potentiel de transformer la Turquie d'un simple pays de transit en un centre où se prennent les décisions logistiques. Notre approche de transport intégré constitue le fondement de cette vision. Nous traitons la route, le rail et la mer non pas comme des domaines opérationnels indépendants, mais comme un éco-



système logistique complémentaire. Cela nous permet à la fois d'accroître l'efficacité des coûts et de renforcer les solutions de transport durable.

Atteindre un leadership régional en logistique sera possible grâce à une infrastructure solide, des ressources humaines qualifiées et des solutions intégrées. En tant qu'OMSAN, nous visons à être un acteur qui ne se contente pas de participer à ce processus, mais qui dirige la transformation.

Quels sont les principaux défis (réglementation, infrastructure, ressources humaines) auxquels OMSAN est confronté sur la voie pour devenir un acteur mondial, et comment comptez-vous les surmonter ?

Le secteur de la logistique mondiale est aujourd'hui plus complexe que jamais.

Les réglementations de différents pays, les normes d'infrastructure, les développements géopolitiques et la pression de la durabilité obligent les entreprises à penser de manière plus flexible et stratégique. Chez OMSAN, nous ne voyons pas ces défis uniquement comme des risques, mais comme des domaines où

nous pouvons créer un avantage concurrentiel.

Au centre de notre approche se trouve la réunion d'une vision d'entreprise forte et d'une agilité locale. Dans nos opérations internationales, tout en préservant la stratégie centrale, nous développons des modèles opérationnels flexibles capables de prendre des décisions rapides sur le terrain.

Les ressources humaines sont l'un des éléments les plus importants de cette transformation. Former des leaders dotés d'une vision mondiale, approfondir le savoir-faire institutionnel et constituer des équipes capables d'utiliser correctement la technologie figurent parmi nos priorités à long terme. La numérisation, la planification assistée par l'intelligence artificielle et l'analyse de données seront déterminantes pour l'avenir de la logistique.

Vous soulignez souvent le rôle de la Turquie comme centre logistique entre l'Europe et l'Asie. Quelle est la place concrète d'OMSAN dans cette vision ?

La position stratégique de la Turquie devient plus précieuse que jamais, mais pour que ce potentiel se concrétise, des acteurs institutionnels forts doivent agir avec des stratégies à long terme.

En tant qu'OMSAN, nous assumons un rôle de planification, d'intégration et de gestion des flux commerciaux au sein de cette vision.

Nos projets de transport multimodal visent à rendre l'infrastructure logistique de la Turquie plus compétitive. Nos solutions combinant le rail, le maritime et la route offrent un avantage de coût tout en contribuant au transport durable en réduisant les émissions de carbone. Cette approche aide la Turquie à devenir un centre de décision régional plutôt qu'un simple pays de transit.

L'objectif d'OMSAN pour la période à venir est de devenir une marque de référence à l'échelle mondiale, croissant en harmonie avec la vision logistique de la Turquie et menant la transformation du secteur par des investissements durables.

* Propos recueillis par Dr Hüseyin Latif et Samia Boudghene-Stambouli



Dr Gözde Kurt Yılmaz

La banalisation de la violence dans les médias

L'une des questions fondamentales dont je discute avec mes étudiants depuis des années est la suivante : qu'est-ce que la violence et à quel moment est-elle considérée comme « inoffensive » ?



jeune public, deux messages implicites émergent : premièrement, la violence peut être divertissante ; deuxièmement, elle n'a pas de conséquences réelles. Il convient néanmoins d'éviter les simplifications excessives. Affirmer que ces contenus produisent directement des comportements violents serait scientifiquement contestable. En revanche, leur rôle dans la banalisation de la violence et dans l'atténuation de son impact émotionnel mérite d'être pris au sérieux. À l'époque des médias traditionnels, ce type de représentation restait encadré. Aujourd'hui, l'environnement numérique transforme radicalement la production et la consommation de la violence. Les jeunes ne sont plus seulement exposés à des dessins animés,

mais aussi à des séries en ligne, des contenus générés par les utilisateurs, des réseaux sociaux et surtout des jeux vidéo. La violence n'est plus seulement fictive ; elle peut être issue du réel, diffusée et répétée à l'infini. Le passage d'un univers où Coyote se relève après une chute à des images bien réelles de violence produit une tension cognitive majeure. Cela rend la question du sens et du contexte plus cruciale que jamais. L'un des phénomènes sociologiques les plus marquants de notre époque est l'atomisation de la jeunesse. Ce terme désigne l'affaiblissement, la déstructuration des liens sociaux et la montée d'expériences individuelles fragmentées. Autrefois, les expériences médiatiques étaient collectives : télévision familiale, jeux de quartier, interactions en face à face. Aujourd'hui, elles sont largement individualisées. Chaque jeune évolue dans un univers algorithmique propre, façonné par ses préférences. Cette fragmentation affecte également la manière dont la violence est perçue. Les contenus violents sont souvent consommés seuls, sans médiation ni discussion, ce qui en limite la contextualisation critique. Les jeux vidéo introduisent une transformation majeure : la violence n'y est plus seulement observée, elle est pratiquée. Le joueur agit, décide, exécute et est récompensé pour ces actions.

Il ne s'agit pas de diaboliser ces médias. Les jeux peuvent développer des compétences cognitives importantes. Toutefois, ils peuvent aussi contribuer à instrumentaliser la violence, en la transformant en outil stratégique. Pour une jeunesse atomisée, ces univers numériques peuvent devenir des espaces de refuge. Face à un monde réel incertain, l'environnement virtuel offre contrôle, prévisibilité et gratification.

Mais ce refuge peut aussi redéfinir le rapport au réel. Il existe un parallèle frappant entre Coyote qui survit à toutes ses chutes et les mécaniques de *respawn* dans les jeux vidéo. Dans les deux cas, la violence est réversible. La mort n'est jamais définitive. Or, dans le monde réel, la violence est irréversible. La répétition d'expériences fictives où tout peut être annulé pose la question suivante : comment les jeunes appréhendent-ils cette irréversibilité ? Face à la prolifération des images violentes, la thèse de la désensibilisation est souvent avancée. Mais elle ne suffit pas à expliquer la complexité du phénomène. Les jeunes ne deviennent pas seulement insensibles ; ils réinterprètent la violence. Elle peut devenir un élément de compétition, un ressort humoristique ou encore une expérience esthétique. Cette pluralité de sens rend l'analyse plus exigeante.



Dans ce contexte, l'éducation aux médias apparaît essentielle. Il ne s'agit pas seulement de reconnaître les contenus, mais de comprendre leurs conditions de production, leurs logiques économiques et leurs cadres idéologiques. Comprendre que *Bip bip et Vil Coyote* relève de la fiction est une première étape. Comprendre les implications de la violence dans les environnements numériques en est une autre, tout aussi cruciale. La question de la violence médiatique doit être envisagée dans toute sa complexité, des dessins animés classiques aux environnements numériques contemporains. Ce qui a changé, ce n'est pas seulement la représentation de la violence, mais la position du spectateur. Les jeunes d'aujourd'hui ne sont plus de simples spectateurs : ils participent, produisent et diffusent. Mais ils sont aussi de plus en plus atomisés, souvent seuls face à leurs écrans. Dès lors, la question essentielle n'est pas simplement celle de la présence de la violence dans les médias. Elle concerne la manière dont cette violence est vécue, interprétée et intégrée dans des trajectoires individuelles et sociales.

En conclusion, une question est plus importante que le nombre de fois où Coyote tombe d'une falaise ou le nombre de « vies » dont nous disposons dans un jeu : comment les jeunes se positionnent-ils dans le monde réel ? Si nous ne cherchons pas à répondre à cette question, discuter de la violence dans les médias ne signifie rien de plus que rester à la surface des problèmes, sans parvenir à en dépasser les aspects superficiels.

“ Gecenin kucığına oturdum ve yalnızca karanlıkla konuştum dost olduk birbirimize sonra...
Yorgan gibi çektim onu üstüme ikimiz kaybolduk birbirimizin içinde. Seher vaktinde güneşi beklerken yalnızdım gene. ”

elmaz kocadon



YERİNDE DURMA

deep energy drink

1 L

500 ML

250 ML

Uludağ İçecek Türk A.Ş. tescilli markasıdır.



Gisèle Durero-Köseoğlu

Quand on étudie l'histoire d'Istanbul, on s'aperçoit vite que le

mois de mai y a souvent été l'époque d'événements décisifs.

La première date fondatrice fut celle du 11 mai 330, lorsque Constantin Ier proclama la ville comme « Nova Roma », la nouvelle capitale de l'Empire romain, sous le nom de « Constantinople ». Avant cette inauguration solennelle, l'empereur avait d'ailleurs ordonné un vaste programme de constructions, destiné à transformer l'ancienne cité en une capitale à la fois impériale et chrétienne : de nouvelles murailles, le palais impérial, l'hippodrome, plusieurs gigantesques forums, ainsi que de grandes églises comme Sainte-Étienne, la première Sainte-Sophie et les Saints-Apôtres. Le mois de mai revêtit ensuite une importance capitale pour le christianisme puisqu'en 381, le Premier Concile de Constantinople confirma le credo de Nicée de 325, affirmant que le Fils était consubstantiel au Père, et finalisa le dogme de la Trinité et de la divinité du Saint-Esprit. Plus tard, le 7 mai 558, se produisit un accident mémorable ; le dôme central de la basilique Sainte-Sophie, édifiée par Justinien en 537, s'effondra complètement et écrasa l'ambon et l'autel. Il fallut quatre ans pour le reconstruire plus léger et plus haut. Ce fut aussi dans Sainte-Sophie que le 6 mai 1204, les croisés de la quatrième croisade, qui avaient conquis et pillé Constantinople, couronnèrent souverain de l'Empire latin, le comte de Flandre Baudouin, occupation qui dura

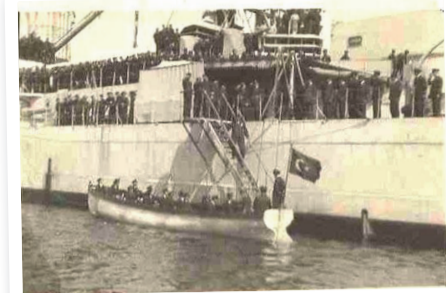
Ce mois de mai emblématique de l'histoire d'Istanbul...

jusqu'en 1261, quand Michel VIII Paléologue reprit la ville.



L'Empire romain d'Orient allait durer jusqu'au 29 mai 1453, lorsque le sultan turc Mehmet II conquiert Constantinople après un siège de 53 jours pendant lesquels les énormes canons de l'ingénieur Urban avaient bombardé sans relâche les murailles théodosiennes, réputées invincibles depuis presque mille ans. Pour contourner la chaîne fermant la Corne d'Or, il fit acheminer ses navires par la terre et déclencha l'assaut final, dont fut victime le dernier empereur byzantin, Constantin XI. Ce moment clé marqua à la fois la fin historique de l'Empire byzantin et l'ascension de l'Empire ottoman, au point que les historiens en firent le passage entre le Moyen-âge et la Renaissance. Le mois de mai vit aussi la disparition de Mehmet II ; en effet, le 3 mai 1481, lors d'une manœuvre militaire près de Gebze, il fut soudain pris de violentes douleurs abdominales

et périt à quarante-neuf ans, ce qui fit dire qu'il avait été empoisonné. Un siècle plus tard, en mai 1521, Soliman le Magnifique démarra sa campagne victorieuse contre Belgrade, qu'il conquiert à la fin août et transforma la ville en base ottomane. Néanmoins, le 18 mai 1565 représenta le plus cuisant échec de sa vie, à Malte, lorsque la résistance farouche des Hospitaliers le força à battre en retraite. Le schéma fut semblable pour Mehmet IV. En mai 1663, il lança son expédition contre les Habsbourg, qui aboutit à la prise d'Uyvar, réalisant ainsi l'une des plus grandes avancées vers l'Ouest. Mais vingt ans après, la campagne de Vienne, commencée en mai 1683, se solda par la défaite et signifia l'arrêt de l'expansion ottomane en Europe centrale. Ce fut ensuite le 30 mai 1876 que se produisit un événement majeur, allégorie de l'affaiblissement du pouvoir : la déposition d'Abdülaziz. Critiqué pour son autoritarisme et ses



dépenses somptuaires, le sultan fut renversé par un coup d'État conduit par des officiers et de hauts dignitaires. Il mourut quelques jours plus tard au palais de Feriye, dans des circonstances mystérieuses. Ce point charnière est aujourd'hui souvent interprété par les historiens comme l'un des jalons inauguraux de l'affaiblissement du pouvoir impérial. Ils établissent ainsi que le mois de mai semble condenser sur 423 ans l'essentiel de la trajectoire ottomane : l'essor avec Mehmet II, l'apogée avec Soliman, les revers sous Mehmet IV, puis le déclin sous Abdülaziz.

On peut enfin retenir la date du 19 mai 1919, symbolisant le début de la Guerre d'Indépendance turque. À la suite de la défaite de l'Empire ottoman lors de la Première Guerre mondiale et de l'occupation d'une partie de son territoire par les puissances alliées, Mustafa Kemal quitta Istanbul ce jour-là pour gagner Samsun, où il entreprit d'organiser la résistance nationale en Anatolie. Cette étape constitua donc l'un des tournants majeurs de l'histoire contemporaine de la Turquie.

Le séculaire proverbe semble ainsi trouver à Istanbul une résonance particulière : « Le mois de mai, de l'année décide la destinée... »



Michael Emami

Caravage fut un génie révolutionnaire de l'art baroque par son utilisation dramatique de la

lumière et du réalisme qui changera à jamais la peinture. Mais hélas, son tempérament violent et son mode de vie chaotique le conduisirent à l'exil, au danger et à une mort mystérieuse à seulement 38 ans. Son histoire est une histoire de génie mêlé de tragédie. Michelangelo Merisi da Caravaggio naît en 1571 à Milan. C'est un esprit agité dans un monde catholique qui exige ordre et obéissance. Dès le début, il semble destiné à se rebeller contre l'art conventionnel. Alors que d'autres peintres idéalisent saints et héros, Caravage les entraîne dans la boue de la réalité en prenant pour modèles des gens modestes des milieux populaires qu'il fréquente. Ses toiles rayonnent : leur éclat est dû à un contraste appuyé entre lumière et ombre - une technique plus tard appelée clair-obscur. Mais plus que d'éclat technique, elles vibrent d'une humanité brute.

Dans l'une de ses peintures célèbres, les apôtres ressemblent à des ouvriers fatigués, la Vierge à une mère en deuil, le Christ à un homme brisé par la souffrance. Entre ses mains, le divin n'est pas lointain : il est immédiat, viscéral et étonnamment réel.

Caravage, l'homme qui a façonné et changé à jamais l'art baroque

J'ai toujours été l'admirateur fervent d'un génie qui a façonné l'histoire de l'art : Michelangelo Merisi da Caravage, un artiste brillant qui ne connaissait pas de limites, tant dans sa vie que dans son art. Ses œuvres nous fascinent par la beauté absolue qui en émane.

Parti à Rome, Caravage est d'abord bien accueilli et son génie reconnu. Mais son tempérament, ses bagarres, sa vie dissolue ne tardent pas à lui forger une réputation sulfureuse. Caravage vit comme il peint, imprudent et passionné, sans retenue ni peur. Il porte une épée sans autorisation, combat en duel et semble chercher le danger à la moindre occasion. Et pourtant, il peint divinement. Un jour de 1606, il commet l'irréparable : il tue un certain Ranuccio Tomasoni lors d'une bagarre de rue. Du jour au lendemain, l'artiste célèbre devient un fugitif. Condamné à mort par contumace, il est contraint de quitter Rome, mais poursuit son œuvre. À Naples, Malte et en Sicile, il peint des chefs-d'œuvre portant les marques de ses tourments, plus sombres, plus violents, mais aussi plus profonds.

La Décollation de Saint Jean-Baptiste est sans doute son œuvre la plus troublante, une toile baignée de silence et de sang, peinte alors qu'il cherche refuge parmi

les Chevaliers de Malte. Mais même là, son tempérament le trahit. Il se querelle, est emprisonné, s'échappe et erre à nouveau, toujours poursuivi par ses ennemis et ses propres démons.

En 1610, Caravage aspire à obtenir le pardon. Il part pour Rome, portant des tableaux destinés à obtenir le pardon du Pape... Mais le destin le frappe : par une journée étouffante de juillet, dans le port toscan de Porto Ercole, il s'effondre et meurt à seulement 38 ans. La cause de sa mort reste un mystère : paludisme, intoxication au plomb provenant de ses peintures, syphilis, ou peut-être meurtre. Son corps sera enterré dans une tombe anonyme. À l'image de son art, une fin bien sombre pour un artiste qui a créé des œuvres aussi éclatantes. La mort de Caravage fut terrible et tragique, non seulement par sa soudaineté, mais aussi par le sentiment de brillance inachevée qu'elle laissa derrière elle. C'était un homme consumé par les extrêmes de la lumière et des ténèbres, de



la foi et de la violence, du génie et de la ruine. Pourtant, dans cette brève et tumultueuse vie, il a transformé la peinture à jamais. Son influence s'est étendue à travers l'Europe, inspirant des générations d'artistes cherchant à capturer la même intensité, le même choc entre le ciel et la terre.

L'histoire de Caravage ne parle pas seulement d'un peintre ou d'un artiste, mais d'un homme qui a vécu trop intensément, s'est consumé dans les excès en nous laissant les toiles qu'il a peintes en héritage de sa vie teintée de drame. Son immense génie, sa mort tragique constituent à tout jamais l'un des récits les plus marquants de l'histoire de l'art.



Sirma Parman

Aujourd'hui, nous voyons apparaître différents robots, nous utilisons l'intelligence artificielle au quotidien, tout évolue très vite. Pourtant, nous passons encore la majorité de notre temps sur nos téléphones, et non avec des casques de réalité virtuelle. Cela ne veut pas dire que nous ne les utiliserons pas bientôt de manière quotidienne, mais nous n'en sommes pas encore là.

De nos jours, ces casques VR sont surtout utilisés par les joueurs ou dans des contextes de formation militaire. Mais il existe aussi des œuvres d'art expérimentales qui utilisent cette technologie. Pour une raison difficile à expliquer, ces œuvres ne sont jamais vraiment devenues « virales » ou largement discutées, même si des artistes connus comme Marina Abramović, Anish Kapoor et Refik Anadol s'y sont intéressés. J'avais donc envie de parler de ces œuvres et de la possibilité d'« expérimenter l'art » autrement grâce à cette technologie.

« Expérimenter l'art » ne signifie pas forcément utiliser un équipement technologique. On peut déjà ressentir une œuvre simplement en la regardant. Ici, il ne s'agit donc pas seulement d'émotion, mais plutôt de l'idée d'entrer dans l'œuvre, de s'y déplacer, de l'explorer. L'une des œuvres de VR les plus

L'art en réalité virtuelle

Je ne me souviens plus exactement quand, mais lorsqu'Apple a lancé ses casques de réalité virtuelle il y a quelques années, les réactions étaient partagées. Cela semblait presque sortir de la science-fiction. Mais je pensais aussi que, souvent, une technologie qui à ses débuts paraît irréaliste finit par fonctionner.

connues est sans doute *Rising* (2017) d'Abramović. En portant un casque VR, on interagit avec son avatar et on influence l'environnement, ce qui rend l'expérience interactive.

Laurie Anderson est peut-être moins connue qu'Abramović, mais elle reste une figure pionnière de l'art multimédia. Elle a cocréé *Chalkroom* avec Hsin-Chien Huang, une œuvre centrée sur le récit, le langage et la mémoire. Avec un casque VR, on traverse un monde surréaliste composé de mots et de dessins. C'est une œuvre que j'aimerais vraiment expérimenter un jour !



Refik Anadol a également un projet VR intitulé *Virtual Archive* (2017), une installation composée d'un environnement 3D généré par ordinateur et ouvert à une exploration interactive individuelle. Grâce à un casque VR, l'utilisateur traverse un nuage de données en 3D, généré par un algorithme d'apprentissage automatique (t-SNE), qui visualise plus de 1 700 000 documents issus des archives de SALT Research. L'esthétique reste proche du travail habituel d'Anadol, mais l'expérience change totalement grâce à la technologie immersive.

Des artistes comme Rachel Rossin, Marshmallow Laser Feast, Jakob Kudsk Steensen, Jon Rafman travaillent également dans le domaine de l'art en réalité virtuelle. Si le sujet vous intéresse, leurs œuvres valent vraiment le détour.

Il est certain que ce type d'installations nouvelles et immersives attire davantage de visiteurs dans les musées et les galeries, notamment un public plus jeune. Nous vivons à une époque où ce qui est plus « ludique » devient souvent plus populaire, y compris dans le domaine de l'art.



Si l'on pense à l'art classique, plus une œuvre était sérieuse et élitiste, plus elle était valorisée. La situation est aujourd'hui différente. L'art contemporain affirme souvent vouloir s'adresser à tous, mais certaines œuvres restent difficiles à comprendre pour le grand public, qui peut parfois les rejeter. Dans ce contexte, les œuvres qui utilisent la technologie, comme la VR, semblent peut-être rapprocher l'art contemporain du public. Elles rendent l'expérience plus accessible, plus directe. Reste à voir si les casques VR deviendront vraiment plus présents dans notre quotidien, et si nous les rencontrerons davantage, aussi bien dans la vie de tous les jours que dans les musées. Seul le temps nous le dira.



Simruğ Bahadır

Réalisé par Tom Moore et Nora Twomey, *Brendan et le Secret de Kells*, au-delà d'une animation très marquante, nous parle de ce qui nous est vraiment nécessaire dans la vie.



Quelques mots à propos de l'histoire. Le récit se déroule en Irlande au IX^e siècle et se concentre en grande partie sur Brendan. Brendan est un jeune novice qui vit au monastère de Kells dirigé par son oncle, l'abbé Cellach. Ce dernier, craignant les attaques des Vikings, fait construire par les moines un immense mur autour du monastère pour le protéger. Brendan, lui, est un enfant doté d'une imagination et d'une curiosité très fortes. Sa fascination pour les livres fait de lui un véritable explorateur.

Un jour, un homme âgé nommé Aidan arrive au monastère, accompagné de son fidèle compagnon, son chat blanc Pangur Bán. Avec eux, un manuscrit inachevé qui deviendra plus tard le Livre de Kells. Ce livre a pour particularité d'éclairer les hommes bons tout en aveuglant les mauvais. Sa couverture

The Secret of Kells

Ce mois-ci, j'aimerais vous parler d'un film d'animation un peu ancien (2009). Il s'agit de The Secret of Kells (Brendan et le Secret de Kells), un film réalisé en coproduction entre l'Irlande, la Belgique et la France. Si j'ai eu envie d'évoquer ce film, c'est parce que son sujet, à mon sens, éclaire ce dont nous avons particulièrement besoin aujourd'hui.

dorée est ornée de motifs d'une beauté incroyable.

Un jour, poussé par sa curiosité, Brendan s'approche de ce livre et le vieil Aidan le surprend. Mais voyant la curiosité et le talent du jeune garçon, Aidan lui demande d'écrire la dernière page du livre, car lui-même est désormais trop âgé. Brendan, qui a besoin d'encre, commence pour ce faire l'exploration de la forêt à la recherche d'une sorte de baie non comestible...

Je n'en dirai pas davantage afin de vous laisser découvrir la suite par vous-même. Mais j'aimerais partager quelques réflexions sur les thèmes du film. *The Secret of Kells* parvient à réunir plusieurs thèmes et à les présenter avec

une esthétique visuelle remarquable. À mon sens, il nous montre comment la littérature, l'écriture ou l'art peuvent développer une force face à la peur. Il nous rappelle aussi que la curiosité envers la littérature et l'art peut devenir un moteur de courage.

Le film suggère également que la connaissance et l'imagination peuvent s'opposer à la barbarie et même la vaincre. Dans le film, la lumière représente la connaissance, l'art et la littérature, tandis que l'obscurité symbolise l'ignorance et la barbarie, un peu comme dans notre propre monde. Comme vous le savez, la lumière finit toujours par vaincre l'obscurité, tôt ou tard. C'est pourquoi la curiosité envers l'art et le savoir ne doit



jamais disparaître. La défaite de l'obscurité est inévitable ; même si l'on ne sait pas quand elle aura lieu, l'espoir existe toujours.

Ce film nous offre ainsi un récit que l'on peut comprendre à la fois sur le plan collectif et sur le plan personnel. L'obscurité finit toujours par disparaître. Qu'il s'agisse d'une obscurité sociale ou d'une obscurité intérieure, personnelle, elle perd sa force face à la lumière.

Peut-être ce très beau film vous aidera-t-il à retrouver l'espoir que nous avons perdu ces derniers temps. L'animation est particulièrement captivante, et je suis certaine que les scènes de l'aventure de Brendan dans la forêt vous marqueront profondément. Le film aborde aussi un thème universel et intemporel : la lumière face à l'obscurité. C'est pourquoi il convient aussi bien aux enfants qu'aux adultes.

Après l'avoir vu une première fois, je pense que c'est un film que l'on peut revoir encore et encore lorsque l'on traverse des périodes de découragement. C'est un film qui éclaire les moments sombres de la vie.

Je vous souhaite à toutes et à tous un très bon visionnage.